

un reflet changeant dans l'onde claire de ses grands yeux.

Le goujat n'en avait cure. Il se hâta en trois bouchées d'engloutir sa tartine, essuya du dos de la main l'enduit blanc qui poissait ses lèvres, et d'une voix enrouée se mit à beugler :

"Hé! les gars!... On joue au Pai d'amont! C'est l'gars Jean qui fait le loup!"

"Le gars Jean", c'était moi. Quant au jeu de Pai d'amont (pai veut dire poil en patois de chez nous) c'est un souvenir, pieusement transmis par les générations, de ces luttes brutales où manants et vilains prenaient plaisir à se meurtrir les côtes, à se pocher les yeux, à se casser les dents, les jours de fêtes et d'assemblées. Et voici en quoi consiste le sport. On se met en ligne en se tenant par la main, et celui qu'on appelle le "loup" doit se lancer à toute vitesse sur un endroit choisi par lui et s'y frayer un passage. S'il réussit, il est quitte et un autre prend sa place. Sinon, la chaîne vivante se reforme sur lui, on l'anlace, on lui immobilise les mains et les jambes, et on lui tire les cheveux et au besoin les oreilles jusqu'à ce qu'il ait crié : "Pai d'amont!"

Cela ne me plaisait guère de me livrer à ce jeu en temps ordinaire. Cela me souciait horriblement de le faire en présence de la fillette qui décidément ne semblait pas songer à s'en aller. Mais quoi, déjà la chaîne était formée. Auguste Parisot avait parlé, et je savais par expérience qu'on ne lui résistait pas impunément. Et puis me faire traiter de capon sous les grands yeux impassibles de Guillemette... Ah! non! D'un bond je fus sur mes pieds, et la tête baissée, les poings en avant, je me ruais à mon supplice.

J'abordai le chaîne d'un tel choc que nous roulâmes trois les uns sur les autres. Et comme je me remettais debout, je me sentis enlacé par dix bras déjà robustes. Je lançai un coup d'oeil du côté de l'arcade des branches... Guillemette était penchée à mi-corps par-dessus le mur... ses joues étaient rouges... une lueur ardente brûlait dans ses yeux curieux... Derrière elle l'Allemande regardait, un sourire écarquillant sa large face...

Et c'était moi qu'on observait! J'étais l'objet d'une si ardente curiosité! On allait voir!... Et jamais telle flamme ne brûla le coeur d'un chevalier combattant sous les yeux de sa dame! Je fis une résistance inouïe non seulement dans mes propres fastes, mais dans ceux de la bande à laquelle présidait Auguste Parisot. Une résistance de sanglier qui secoue les grappes de chiens suspendues à ses flancs et les étrié du boutoir. Étouffé, renversé sur mes genoux, les mains à plat sur le sol écrasées par les piétinements, la tête en feu fourmillante de cuisantes douleurs, car les scélé-rats n'y allaient pas à demi, j'eus encore la force de me relever, de me dégager, de fuir jusqu'au but. J'étais vainqueur!

Et la fillette, penchée sur le mur, riait à gorge déployée et battait des mains.

A ce moment, la cloche pendue au-dessus du perron de la maison sonna lentement. L'Allemande toucha l'épaule de la fillette, et dit : "Mademoiselle Guillemette, fénez..." Dans l'ombre de l'arcade, subitement la gracieuse vision disparut...

Et tout triste, avec ce joli nom de Guillemette résonnant à mon oreille comme un grelot d'argent, je suivis sans aucune attention, jusqu'à la tombée de la nuit, une partie de barres...

*
* *

Et à partir de cette heure, pendant longtemps, longtemps, je nourris pour cette Guillemette à peine entrevue le plus ardent, le plus chevaleresque, le plus désintéressé... et je m'empresse de le dire, le plus innocent amour. Les héroïnes de mes livres chéris disparurent soudain devant elle... Ou plutôt, elles s'incarnèrent toutes en elle, et comme Don Quichotte aimait en sa Dulcinée toutes les dames idéales évoquées en les vieux romans, tous les obscurs rêves de vie heureuse, d'idéal, de tendresse, de grâce et de beauté dont était tourmentée ma pauvre petite âme de poète s'épanouirent comme une fleur en cette svelte fillette blanche et rose, aux cheveux d'or cendré, aux yeux hautains couleur d'eau ensoleillée, qui m'était apparue sous les branchages par un soir d'été. Son image ne me quitta plus. Et ma fantaisie déchaînée la promenait parmi des décors enchanteurs dont les contes de Perrault et la Bibliothèque Rose faisaient d'ailleurs tous les frais. Je l'imaginais princesse ou fée, avec des troupes diaprées de lutins aux ailes de libellule ou de pages en habits couleur du temps s'inclinant sous le regard de ses yeux froids. Je lui rêvais une existence enchantée de dinettes, de promenades, de jeux avec des petites filles et des petits garçons aussi gracieux qu'elle, de plaisirs ininterrompus. Parfois je la rêvais malheureuse, et c'est à ces instants-là seulement que je me permettais d'intervenir dans sa vie. Elle était égarée dans les bois et poursuivie par un chien! Et moi, surmontant la peur effroyable que les chiens me faisaient en ce temps-là, je chassais la bête à coups de pierre et ramenaï la Princesse au logis, cependant que son père, sa mère et ses frères me remerciaient les larmes aux yeux et que les domestiques accourus dans les vestibules me regardaient émerveillés! Ou bien elle était insultée par ce misérable Parisot (qui n'y songeait guère, le pauvre)... et moi, me ruant sur l'insolent, je trouvais dans mon indignation la force de le renverser... et je le frappais jusqu'à ce qu'elle demandât grâce pour lui! Tel était devenu le train de mes pensées... Je n'en valais pas mieux. Le contact de la réalité me devenait insupportable. J'étais sombre, mélancolique, irritable... Je fuyais mes camarades... les petites filles surtout, si différentes de la princesse de mes rêves, si banales, si vulgaires. Je vivais avec l'image de Guillemette en une superbe solitude.